

Aux arbres

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !
Au gré des envieux, la foule loue et blâme ;
Vous me connaissez, vous ! - Vous m'avez vu souvent,
Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant.
Vous le savez, la pierre où court un scarabée,
Une humble goutte d'eau de fleur en fleur tombée,
Un nuage, un oiseau, m'occupent tout un jour.
La contemplation m'emplit le coeur d'amour.
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure,
Avec ces mots que dit l'esprit à la nature,
Questionner tout bas vos rameaux palpitants,
Et du même regard poursuivre en même temps,
Pensif, le front baissé, l'oeil dans l'herbe profonde,
L'étude d'un atome et l'étude du monde.
Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,
Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher Dieu !
Feuilles qui tressaillez à la pointe des branches,
Nids dont le vent au loin sème les plumes blanches,
Clairières, vallons verts, déserts sombres et doux,
Vous savez que je suis calme et pur comme vous.
Comme au ciel vos parfums, mon culte à Dieu s'élance,
Et je suis plein d'oubli comme vous de silence !
La haine sur mon nom répand en vain son fiel ;
Toujours - je vous atteste, ô bois aimés du ciel ! -
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,
Et mon coeur est encor tel que le fit ma mère

Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêts ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

Victor Hugo

Le premier arbre

C'était lors de mon premier arbre,
J'avais beau le sentir en moi
Il me surprit par tant de branches,
Il était arbre mille fois.
Moi qui suis tout ce que je forme
Je ne me savais pas feuillu,
Voilà que je donnais de l'ombre
Et j'avais des oiseaux dessus.
Je cachais ma sève divine
Dans ce fût qui montant au ciel
Mais j'étais pris par la racine
Comme à un piège naturel.
C'était lors de mon premier arbre,
L'homme s'assit sous le feuillage
Si tendre d'être si nouveau.
Était-ce un chêne ou bien un orme
C'est loin et je ne sais pas trop
Mais je sais bien qu'il plut à l'homme
Qui s'endormit les yeux en joie
Pour y rêver d'un petit bois.
Alors au sortir de son somme
D'un coup je fis une forêt
De grands arbres nés centenaires
Et trois cents cerfs la parcouraient
Avec leurs biches déjà mères.
Ils croyaient depuis très longtemps
L'habiter et la reconnaître
Les six-cors et leurs bramements
Non loin de faons encore à naître.
Ils avaient, à peine jaillis,
Plus qu'il ne fallait d'espérance
Ils étaient lourds de souvenirs
Qui dans les miens prenaient naissance.
D'un coup je fis chênes, sapins,
Beaucoup d'écureuils pour les cimes,
L'enfant qui cherche son chemin
Et le bûcheron qui l'indique,
Je cachai de mon mieux le ciel
Pour ses distances malaisées
Mais je le redonnai pour tel
Dans les oiseaux et la rosée.

Jules Supervielle

Naissance d'un palmier

L'âme invisible et tout de même lourde,
On se veut palme en son intimité,
Et l'on est un désir aux belles courbes,
Fourmillement de pressantes fiertés,
On ne peut plus dissimuler sa face
On va bondir dans sa réalité
Et tout d'un coup emplissant son espace
Fuse un palmier ivre de vérité,
Le tronc bien pris de taille et le bouquet
Illuminé d'un luxe perspicace,
Bien accroché de racines voraces
Il vibre encor de sa témérité
Quand un oiseau vérifiant la place
Y fait son nid et sa félicité.

Jules Supervielle

Les sapins

Les sapins en bonnets pointus
De longues robes revêtus
Comme des astrologues
Saluent leurs frères abattus
Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés
Par les vieux sapins leurs aînés
Qui sont de grands poètes
Ils se savent prédestinés
A briller plus que des planètes

A briller doucement changés
En étoiles et enneigés
Aux Noël's bienheureuses
Fêtes des sapins ensongés
Aux longues branches langoureuses

Les sapins beaux musiciens
Chantent des Noël's anciens
Aux vents des soirs d'automne
Ou bien graves magiciens
Incantent le ciel quand il tonne

Des rangées de blancs chérubins
Remplacent l'hiver les sapins
Et balancent leurs ailes
L'été ce sont de grands rabbins
Ou bien de vieilles demoiselles

Sapins médecins divagants
Ils vont offrant leurs bons onguents
Quand la montagne accouche
De temps en temps sous l'ouragan
Un vieux sapin geint et se couche.

Guillaume Apollinaire

Le Chêne

Mon chêne je te retrouve sous le soleil torride
Mon chêne lacéré par les crocs des chenilles
Qui me rend mon pays échappant sous le
masque
Insulte maculée des fleurs à sa ligne aride
Subtil désert de volupté brûlante
Malgré le fouet bruissant des mouches
acharnées
En brassées piétinant le silence de buse
Hier le vent du nord me poussait hors les
cimes
Perdue étais-je dans le rire d'une terre
A sa vérité âpre
Ingrate à l'étranger
Mon chêne se souvient d'une joie détruite
Mon chêne baise mes mains de ses feuilles
meurtries

Avec lui fidèle je retourne à moi-même

Geneviève Laporte

Peuplier

Peuplier, peuplier,
Arbre si bien lié
Au moindre vent qui passe,
C'est toi, qui, le premier,
Pressentis dans l'espace
Un souffle, on ne sait quoi
Qui devance le froid.

Peuplier, peuplier,
Torche d'inquiétude
Erigée en l'été
Que ton feuillage élude,
Ne me crois pas lié
Au froid de ton aubier.

Peuplier, peuplier,
Sous mon humaine écorce
J'ai mon chaud, j'ai mon froid
Soumis à d'autres lois
Que celles qui te forcent,
O toi, si bien lié.

Pierre Ménanteau

Bouquet d'arbres

Il faut parler des ifs comme on parle des morts
Du pelage d'automne enrobant l'eau qui dort

Le lilas oiseau-lyre ouvrant ses ailes blanches
C'est un flocon de neige qui plane sur les branches

Et le doux peuplier les calèches du vent
L'entraînent au galop de leurs chevaux piaffant

Ambre liquide ourlant la rive des forêts
L'écorce du bouleau tisse sa voie lactée

Le sapin familier de ses aiguilles brunes
Faufile la voilure attachée à sa hune

Et la pluie dans les mains frêles des marronniers
Glisse et s'effrite comme la vie d'u prisonnier

Mais le chêne fixé sur un socle de marbre
Semble un berger figé parmi son troupeau d'arbres

Si je nomme le charme une allée se dénoue
Une source enchâssée à son collier de houx

Et je ne sais que dire à ces obscurs témoins :
Tilleuls rompant le soir leur graine de parfums

Pommiers de gloire au flanc des collines couchés
Saules tremblants comme une fille effarouchée

A tous ceux qui s'en vont cherchant dans la nuit noire
La charnelle vêtue et l'humaine mémoire

Michel Manoll

Il était une feuille

**Il était une feuille avec ses lignes
Ligne de vie
Ligne de chance
Ligne de coeur**

**Il était une branche au bout de la feuille
Ligne fourchue signe de vie
Signe de chance
Signe de coeur**

**Il était un arbre au bout de la branche
Un arbre digne de vie
Digne de chance
Digne de coeur
Coeur gravé, percé, transpercé,
Un arbre que nul jamais ne vit.**

**Il était des racines au bout de l'arbre
Racines vignes de vie.
Vignes de chance
Vignes de coeur**

**Au bout des racines il était la terre
La terre tout court
La terre toute ronde
La terre toute seule au travers du ciel
La terre.**

Robert Desnos

Présence du soleil

...Avant d'entrer dans les bois,
La pluie frappe aux feuilles
Qui sont pour elle le seuil
D'une solitude sans poids.

Elle a parcouru tout l'espace
Pour venir sans hâte couler
Dans d'obscurs sentiers
Où rien ne doit marquer son passage.

Il suffit pourtant d'un rayon de soleil
Pour qu'éclate sa présence,
Pour qu'un instant la forêt pense
Aux vitres dont elle l'émerveille.

Un couchant doit surgir
De cet incendie d'eau
Où la terre s'éclaire de ce qu'elle a de plus beau
Parce qu'elle aime les forêts à en mourir.

Lucien Bercker

Chant de la plus haute feuille

Sur la plus haute branche
Langue vibrante au vent
La feuille la plus haute
Chante l'arbre vivant.

L'avide ver, la taupe
Savent-ils mieux que moi
S'enfoncer dans l'épaule
Maternelle où je bois ?

O volupté de n'être
Jamais séparé du
Ventre qui me fit naître
Tel un enfant perdu.

Le martinet, la grive
Mieux que moi goûtent-ils
Cette ivresse de vivre
Dans l'air, de l'air subtil ?

Par tant de bouches vertes
J'absorbe jour et nuit.
Feuilles ! lèvres offertes
Aux lèvres de la pluie

Feuilles, mains palpitantes
Vous palpez dans l'air pur
Les brises fécondantes
La place du fruit mûr...

Pierre Mathias

Chant triomphal de l'arbre

Arbre couleur d'oiseau, je n'ai plus peur des plaines
Je pourrai m'envoler par delà le ciel noir
Mon printemps, ton printemps dansent à perdre haleine
L'enfant, le liseron grimperont jusqu'au soir
Grimperont jusqu'à Dieu plus haut que la montagne
Arbre couleur d'oiseau je resterai quand même
Porteur de chevelure, arbre parmi les arbres.

Arbre couleur de l'eau, je coule d'un poème
Dans tous les corps d'ici, dans les coeurs et les ailes.
Hommes, je vous habite un instant, puis je pars
Je reviens à mon cri. La fleur souffle une abeille
Pour lui donner le vol, le vrilla suc du voyage
Mes chants et mes parfums jaillissent de mes branches
Et pour toucher le ciel, j'agite mon feuillage
Comme un grand pavillon habité de mésanges...

Robert Sabatier

A mon petit bois

...Bois pur, où rien ne m'importune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma muse s'empare
De la liberté des déserts ;
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet univers,
Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance,
Tous les songes de l'espérance
Et l'ennui de tous les travers ;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France !
Que de douceurs dans tes concerts !
Quel entretien dans ton silence !
Quel secret dans ta confidence !

Que de fraîcheur sous tes couverts !

Ducis

La forêt

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude,
Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains ! Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes
tranquilles :

Ces genêtes, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts dans vos abris gardez mes vœux offerts,
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous rediront des amours étrangères ;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

Chateaubriand

Les charmes des bois

**Que j'aime ces bois solitaires !
Aux bois se plaisent les amants ;
Les nymphes y sont moins sévères,
et les bergers plus éloquents.**

**Les gazons, l'ombre et le silence
Inspirent les tendres aveux ;
L'Amour est aux bois sans défense ;
C'est aux bois qu'il fait des heureux.**

**O vous qui, pleurant sur vos chaînes,
Sans espoirs servez sous ses lois,
Pour attendrir vos inhumaines,
Tachez de les conduire aux bois !**

**Venez aux bois, beautés volages ;
Ici les amours sont discrets :
Vos soeurs visitent les ombrages,
Les Grâces aiment les forêts....**

Nicolas Gilbert

Les arbres des forêts sont des femmes très belles
Dont l'invisible corps sous l'écorce est vivant.
La plus pure eau du ciel les abreuve, et le vent
En séchant leurs cheveux les couronne
d'ombrelles.

Leur front n'est pas chargé de la tour des Cybèles :
L'ombre seule des fleurs sur leur regard mouvant
Retombe, et, le long de leurs bras se poursuivant,
Tournent les lierres verts qu'empourprent les
rubelles.

Les arbres des forêts sont des femmes debout
Qui le jour portent l'aigle et la nuit le hibou,
Puis les regardent fuir sur la terre inconnue.

La rapide espérance et le rêve incertain
S'envolent tour à tour de leur épaule nue
Et la captive en pleurs s'enracine au destin.

Pierre Louys

Ma solitude

Comme deux arbres bien semblables
Tournés vers le même horizon,
Nous partageons les nourritures
Et plions sous les mêmes souffles.

Serai-je encore seul sur la terre
Maintenant que je t'ai nommée ?
Ai-je abdiqué la solitude
Pour t'avoir prise entre mes bras ?

Comme deux grands arbres voisins
Nous mêlons feuilles et racines,
Et la brise qui nous traverse
N'en a qu'une âme et qu'une odeur.

Je te prends dans ma solitude !
Elle est si profonde et si calme
Que le bruit de nos deux haleines
Est trop faible pour l'émouvoir.

Comme deux arbres vigoureux
Nous poussons dans un ciel limpide
Deux jets de sève parallèles
Éternellement exilés.

Pourtant, dès que le vent s'élève,
De nos frondaisons confondues,
Il chasse une musique unique
Qui ne trahit qu'un seul désir.

George Duhamel

J'étais un arbre en fleur où chantait ma jeunesse,
Jeunesse, oiseau charmant, mais trop vite envolé,
Et même, avant de fuir du bel arbre effeuillé,
Il m'avait tant chanté qu'il se plaignait sans cesse.

Mas sa plainte était douce, et telle en sa tristesse
Qu'à défaut de témoins et de groupe assemblé,
Le buisson attentif avec l'écho troublé
Et le coeur du vieux chêne en pleuraient de tendresse.

Tout se tait, tout est mort ! L'arbre, veuf de chansons,
Etend ses rameaux nus sous les mornes saisons ;
Quelque craquement sourd s'entend par intervalle ;

Debout, il se dévore, il se ride, il attend,
Jusqu'à l'heure où viendra la corneille fatale
Pour le suprême hiver chanter le dernier chant.

Sainte Beuve

Mon portrait

Je suis de bois, mes mains et mon visage.
De bois je suis, oui, de dur coeur de chêne,
Oeuvre gauche d'un sculpteur malhabile
Mais les forêts frémissent dans mon coeur.

Je suis léger jusqu'au bout de mes branches,
Mal équarri du torse et lourd de tronc.
Mais des oiseaux y peuplent mes dimanches,
Les vents y font virer leurs escadrons.

Arbre perdu dans les futaies humaines
Où la cognée bat parfois sourdement,
Arbre pleurant ses lyres incertaines,
Arbre immobile en la forêt dormant,

Ecartelé d'incessantes tempêtes,
Indifférent au souffle chaud des bêtes,
Aveugle et sourd aux sources dans la mousse,
Déjà prêt pour sa chute ténébreuse,
Déjà paré pour son éternité.

Maurice Fombeure

Mes vieux pins

O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
Debout, sur les coteaux, comme de fiers géants,
 J'aime la nudité de votre écorce grise !
O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
J'aime vos bras tendus vers les gouffres béants !
 Vous étiez avant moi sur la rive où je pleure,
Et quand j'aurai quitté ce monde que j'effleure,
 Vous chanterez encore avec les océans,
Avec l'homme immortel qu'un souffle pulvérise,
O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
Debout, sur les coteaux, comme de fiers géants !

Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage,
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser.
Ils me font souvenir des hommes d'un autre âge.
 Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage,
 Et donnent à la nue un front pur à baiser.
Versant comme une pluie, au milieu des soirs calmes,
Leurs chants joyeux, les nids se bercent sur vos palmes.
 A vos cimes l'hiver ne semble point peser ;
 Le lac vous voit frémir dans son brillant mirage ;
 Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage,
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser.

Lorsque les feux du soir dorent vos fronts, la terre
 Où votre ombre descend nous invite à rêver.
 Le sentier où je passe est toujours solitaire.
Lorsque les feux du soir dorent vos fronts, la terre
 Où ma course bientôt, hélas ! va s'achever,
 Me paraît toute belle ! O l'étrange demeure !
Et pourquoi l'aimer tant, puisqu'il faut que l'on meure !
 Puisque le jour fini ne peut se retrouver !...
 J'ai soif de l'inconnu, de son profond mystère.
Lorsque les feux du soir dorent vos fronts, la terre
 Où votre ombre descend nous invite à rêver.

Mon âme émue, alors, dans une vague d'ombre
 Voit glisser un rayon. C'est l'espoir radieux.

Comme dans l'épaisseur de vos grappes sans nombre,
Mon âme émue, alors, dans une vague d'ombre
Voit quelque fois encor sourire un coin des cieux.
Comme le flot d'argent des urnes renversées,
Beaux arbres, le jour luit dans vos blanches percées,
Et met une auréole à mon front soucieux.
Et qu'importe après tout ce que dure un jour sombre ?
Mon âme émue, alors, dans une vague d'ombre
Voit glisser un rayon. C'est l'espoir radieux.

Léon-Pamphile Le May

A un vieil arbre

Tu réveilles en moi des souvenirs confus.
Je t'ai vu, n'est-ce pas ? moins triste et moins modeste.
Ta tête sous l'orage avait un noble geste,
Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts,
Poussaient leurs troncs noueux vers la voûte céleste.
Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste ;
Et toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus ?

O vieil arbre tremblant dans ton écorce grise !
Sens-tu couler encor une sève qui grise ?
Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés ?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.

Léon-Pamphile Le May

Auprès de mon arbre
Auprès de mon arbre,
Je vivais heureux
J'aurais jamais dû m'éloigner d'
mon arbre
Auprès de mon arbre,
Je vivais heureux
J'aurais jamais dû le quitter des
yeux.

J'ai plaqué mon chêne
Comme un saligaud
Mon copain le chêne
Mon alter ego
On était du même bois
Un peu rustique un peu brute
Dont on fait n'importe quoi
Sauf naturell'ement les flûtes
J'ai maint'nant des frênes
Des arbr's de judée
Tous de bonne graine
De haute futaie
Mais toi tu manque à l'appel
Ma vieille branche de campagne
Mon seul arbre de Noël
Mon mât de cocagne.

(refrain)

Je suis un pauvr' type
J'aurais plus de joie
J'ai jeté ma pipe
Ma vieill' pipe en bois
Qu'avait fumé sans s' fâcher
Sans jamais m'brûler la lippe
L' tabac d' la vache enragée
Dans sa bonn' vieill' têt' de pipe
J'ai des pip's d'écume
Ornées de fleurons
De ces pip's qu'on fume
En levant le front
Mais j' retrouv'rai plus ma foi
Dans mon coeur ni sur ma lippe

Le goût d' ma vieill' pip' en bois
Sacré nom d'un' pipe.

(refrain)

Le surnom d'infâme
Me va comme un gant
D'avecques ma femme
J'ai foutu le camp
Parc' que depuis tant d'années
C'était pas un' sinécure
De lui voir tout l' temps le nez
Au milieu de la figure
Je bas la campagne
Pour dénicher la
Nouvelle compagne
Valant celles-là
Qui, bien sûr, laissait beaucoup
Trop de pierr's dans les lentilles
Mais se pendait à mon cou
Quand j' perdais mes billes.

(refrain)

J'avais un' mansarde
Pour tout logement
Avec des lézardes
Sur le firmament
Je l'savais par cur depuis
Et pour un baiser la course
J'emmenais mes bell's de nuits
Faire u tour sur la grande ourse
J'habit' plus d' mansarde
Il peut désormais
Tomber des hall'bardes
Je m'en bats l'il mais,
Mais si quelqu'un monte aux cieux
Moins que moi j'y paie des prunes
Y a cent sept ans qui dit mieux,
Qu' j'ai pas vu la lune!

(au refrain)

Georges Brassens

Supplique de l'arbre

Homme!

Je suis la chaleur de ton foyer par les froides nuits
d'hiver,
L'ombrage ami lorsque brûle le soleil d'été.
Je suis la charpente de ta maison, la planche de ta table.
Je suis le lit dans lequel tu dors et le bois dont tu fis tes
navires.
Je suis le manche de ta houe et la porte de ton enclos.
Je suis le bois de ton berceau et aussi de ton cercueil.
Ecoute ma prière veux-tu ?
Laisse-moi vivre pour tempérer les climats et favoriser
l'éclosion des fleurs.
Laisse-moi vivre pour arrêter les typhons et empêcher les
vents de sable.
Laisse-moi vivre pour calmer les vents, pousser les
nuages
et apporter la pluie qui véhicule la vie du monde.
Laisse-moi vivre pour empêcher les catastrophiques
inondations qui tuent.
Je suis la source des ruisseaux. Je suis la vraie richesse
de l'état.
Je contribue à la prospérité du plus petit village.
J'embellis ton pays par la verdure de mon manteau.
Homme, écoute ma prière
Ne me détruis pas !

Texte ancien d'un sage indochinois

Quand la vie est une forêt,

Chaque jour est un arbre

Quand la vie est un arbre

Chaque jour est une branche

Quand la vie une branche

Chaque jour est une feuille.

Jacques Prévert

**Dans la forêt chauve et rouillée,
Il ne reste plus au rameau
Qu'une pauvre feuille oubliée,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau.**

**L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
L'amour s'éteint, car c'est l'hiver
Petit oiseau viens sur ma tombe
Chanter, quand l'arbre sera vert**

Théophile Gautier

**Dans la forêt sans
heures**

On abat un grand arbre

Un vide vertical

**Tremble en forme de
fût**

Près du tronc étendu.

**Cherchez, cherchez,
oiseaux,**

La place de vos nids

Dans ce haut souvenir

**Tant qu'il murmure
encore.**

Jules Supervielle

Oui, l'eau coule et
l'arbre attend.

Elle coule au creux
de la terre,

Elle coule dans la
chair de l'arbre

Et l'arbre attend.

Guillevic

**Perdu au milieu
de la ville,
L'arbre tout seul,
à quoi sert-il ?
Il suffit de le
demander
A l'oiseau qui
chante à la cime.**

Jacques
Charpentreau

Il y a toujours quelque chose de profondément enthousiasmant à écouter non seulement la mélodie des vents dans les bois, exerçant plus ou moins d'influence sur nos esprits à tous, mais aussi leur flux varié, semblable à un cours d'eau, qui se manifeste dans les mouvements des arbres, surtout chez les conifères (...) Voir ondoyer sous le vent une forêt de séquoias géants constitue un spectacle indescriptible, d'une impressionnante et sublime beauté. (...)

Nous tous, arbres comme êtres humains, parcourons la Voie lactée ; pour autant, jamais jusqu'à ce jour de tempête, il ne m'était venu à l'esprit que les arbres, ballottés par le vent, sont des voyageurs, dans le sens ordinaire du terme. Ils entreprennent de nombreux voyages, pas très longs, il est vrai ; cependant, les nôtres, nos petits allers-retours, ne sont guère plus que des balancements d'arbres -et nombre d'entre eux bien moins.

John Muir, *Forêts dans la tempête
et autres colères de la nature*

Sympathie pour un châtaignier

C'est à présent le temps des châtaignes. Une pierre lancée contre l'arbre les fait tomber en pluie sur la tête et les épaules. Mais je ne trouve aucune excuse à cet emploi d'une pierre. Ce n'est pas innocent, ce n'est pas juste, de maltraiter ainsi l'arbre qui nous nourrit. Je ne suis guère troublé en songeant que, si j'abrège ainsi sa vie, je ne jouirai pas longtemps de ses fruits, mais des raisons de pure humanité me poussent à une ligne de conduite plus innocente. Je sympathise avec cet arbre, et pourtant tel un voleur guère capable de commettre un meurtre, j'ai lancé une grosse pierre contre ces troncs. Je crois que je ne recommencerai jamais. L'on devrait accepter ces dons, non seulement avec douceur, mais avec une certaine gratitude empreinte d'humilité. Il ne faudrait même pas secouer trop rudement l'arbre dont nous convoitons les fruits. Ce n'est pas un temps de détresse, quand on pourrait même pardonner un peu de hâte et de violence. Il est pire que rustre, il est criminel d'infliger une blessure superflue à l'arbre qui nous nourrit ou nous ombrage. Les vieux arbres sont nos parents et les parents de nos parents, peut-être. Quand on désire apprendre les secrets de la Nature il faut mettre en pratique davantage d'humanité que les autres. La pensée que je me volais moi-même en blessant cet arbre ne m'est pas venue à l'esprit, mais j'ai été ému comme si je venais de lancer une pierre sur un hêtre vivant, -certes doté de sens moins affinés que moi-même, mais néanmoins un parent éloigné. Voyez l'homme qui abat un arbre pour en acquérir les fruits ! Quelle es la morale d'un tel acte ? (23 octobre 1855)

H. D. Thoreau, *Pensées sauvages*

Protéger les bois à l'entour

Que vois-je donc de ma fenêtre, s'étendant de tous côtés à un ou deux miles de distance, sinon les bois qui, aujourd'hui encore et quasiment sans exception, entourent nos villages de Nouvelle-Angleterre ?

Presque partout ils bloquent la vue. Ils ont seulement été repoussés jusque-là. Les bêtes sauvages y vivent toujours. Combien de temps survivront-ils ? S'agit-il d'une caractéristique universelle et permanente ? Les pays les plus anciens en ont-ils encore ? N'est-il pas intéressant et important de se demander s'ils sont en voie de disparition ou pas ? Quelle que soit la fenêtre où je m'installe, mes yeux se posent au loin sur une forêt ! Ce fait est-il insignifiant ? Cet environnement est-il sans valeur aucune ? Pourquoi dans les pays anciens se donne-t-on autant de mal pour planter des jardins et des parcs ? Un modeste échantillon de nature sauvage, un certain retour à la vie primitive.

Les bourgs ainsi entourés d'une lisière décorée de franges et de glands, chacun a sa réserve. A mon avis, le bourg devrait mieux superviser et contrôler ses parcs. Nous sommes tous concernés, si l'hiver prochain, les propriétaires décident d'abattre tous les arbres de la forêt. (22 janvier 1852)

H. D. Thoreau, Pensées sauvages

Il paraît qu'on peut juger d'une époque à la manière dont elle traite ses forêts. On jugera celle-ci à la manière dont elle mesure, pixel par pixel, son propre anéantissement. (...) La civilisation des Sumériens semble avoir été la première à déforester massivement, à arracher les forêts, celles, fameuses, de cèdres du Liban. Insatiables, ils durent aller toujours plus au nord pour trouver des ressources, jusqu'à ce que toutes les montagnes soient rasées. L'histoire de Gilgamesh raconte peut-être la première catastrophe écologique, la catastrophe qu'est la civilisation elle-même. Les épopées révélaient leur époque, aujourd'hui nous n'avons même plus de récits pour appréhender la nôtre. Il nous reste des murs d'écrans pour contempler le désastre. Et nos yeux pour pleurer. La dévastation du monde est devenue cet objet que l'on regarde d' « en haut », depuis nos satellites. Dans tous les cas, nous y sommes comme des étrangers. Littéralement coupés du monde sensible. D'ailleurs, depuis si haut, depuis ces données satellitaires, que voit-on ? Sûrement pas les formes de vie d'une forêt, ni la profusion des plantes ni la vie fourmillante du sol. S'il y avait des « signes » dans les épopées, traduisant le monde en gestes, il n'y a plus que des « signaux » sur un écran tactile.

Mais si l'on revient sur Terre, si l'on brise cet écran posé sur le réel, la forêt se donnera à nous d'une tout autre manière. Si on y va, dans cette forêt, si on y ramasse ou coupe du bois, si on y cueille, si on y chasse, si on y joue, si on y flâne, si on la défend, si on s'y bat, on la saisira autrement qu'en termes de chiffres, de ressources, de données. Un autre rapport au monde peut alors se construire, fait d'espaces irréductibles les uns aux autres. Une manière de se tenir droit. De ne plus courber la tête. S'enraciner mais aussi surgir. Se déployer. Quelque chose comme une verticalité inédite. C'est peut-être d'abord cela une forêt et ce que l'on a envie d'y défendre : un événement vertical. Quelque chose qui, contre l'étrangeté du monde administré, est enfin là. *Pleinement là.*

(...)En partant de là où on vit, de là où on lutte, notre pari est radicalement inverse. Tout n'est pas calculable, tout n'est pas économie. Il y a de toutes parts des êtres et des choses qui résistent à cette mise en équivalence intégrale. Des forces vives qui n'en peuvent plus de cette dévastation des existences. Tentant de désertier la machinerie sociale et ses circuits, elles créent de nouveaux espaces à la hauteur de leurs désirs, à même la Terre. Repartir de là, de cette gravité, éminemment politique. Cela ne veut bien sûr pas dire cesser de se rencontrer, ou de voyager, mais dessiner d'autres lignes, des lignes de vie, des lignes de lutte, se croisant, proliférant. Ce qui se passe ici résonne déjà ailleurs, plus loin.

Nous ne donnerons pas ici de recettes ni de solutions toutes faites. Nous tâchons d'*être forêts*. Comme une force qui grandit, tige par tige, racine par racine, feuille par feuille.

Jean-Baptiste Vidalou, *Etre forêts*

Les arbres que j'ai vu jaillir le plus droit ne sont pas ceux qui poussent libres. Car ceux-là ne se pressent pas de grandir, flânent dans leur ascension et montent tout tordus.

Tandis que celui-là de la forêt vierge, pressé d'ennemis qui lui volent sa part de soleil, escalade le ciel d'un jet vertical, avec l'urgence d'un appel.

Antoine de Saint-Exupéry,
Citadelle

**Nous avons tous été des
arbres, des roses et des
animaux. Nous sommes encore
des arbres en ce moment-
même. Regardez-vous
profondément et vous verrez
l'arbre, le nuage, la rose,
l'écureuil en vous. Vous ne
pouvez pas les enlever de
vous-même.**

Thich Nhat Hahn, *Il n'y a ni mort
ni peur*

ECOUTE LE BOIS

*Et quand on voit l'arbre, quand vous regardez le chêne,
cette rude écorce du chêne treize et quatorze fois et dix-huit fois centenaire,
et qui sera centenaire et séculaire dans les siècles des siècles,
cette dure écorce rugueuse et ces branches qui sont comme un fouillis de bras
énormes,*

(un fouillis qui est un ordre),

*et ces racines qui s'enfoncent et qui empoignent la terre comme un fouillis de
jambes énormes,*

(un fouillis qui est un ordre),

*quand vous voyez tant de force et tant de rudesse
le petit bourgeon tendre ne paraît plus rien du tout.*

C'est lui qui a l'air de parasiter l'arbre, de manger à la table de l'arbre.

Comme un gui, comme un champignon.

C'est lui qui a l'air de se nourrir de l'arbre

(et le paysan les appelle des gourmands),

*c'est lui qui a l'air de s'appuyer sur l'arbre, de sortir de l'arbre,
de ne rien pouvoir être, de ne pas pouvoir exister sans l'arbre.*

Et en effet aujourd'hui il sort de l'arbre,

à l'aisselle des branches, à l'aisselle des feuilles

et il ne peut plus exister sans l'arbre.

Il a l'air de venir de l'arbre, de dérober la nourriture de l'arbre.

Et pourtant c'est de lui que tout vient au contraire.

Sans un bourgeon qui est une fois venu, l'arbre ne serait pas.

Sans ces milliers de bourgeons,

qui viennent une fois au fin commencement d'avril

et peut-être dans les derniers jours de mars,

rien ne durerait, l'arbre ne durerait pas,

et ne tiendrait pas sa place d'arbre

(il faut que cette place soit tenue),

sans cette sève qui monte et pleure au mois de mai,

sans ces milliers de bourgeons qui pointent

tendrement à l'aisselle des dures branches.

Il faut que toute place soit tenue.

Toute vie vient de tendresse.

Toute vie vient de ce tendre, de ce fin bourgeon d'avril,

et de cette sève qui pleure en mai,

et de la ouate et du coton de ce fin bourgeon blanc

qui est vêtu, qui est chaudement, qui est tendrement

protégé d'un flocon d'une toison d'une laine végétale,

d'une laine d'arbre.

En ce flocon cotonneux est le secret de toute vie.

La rude écorce a l'air d'une cuirasse,

en comparaison de ce tendre bourgeon.

Mais la rude écorce n'est rien, que du bourgeon durci,

que du bourgeon vieilli.

*Et c'est pour cela que le tendre bourgeon perce toujours,
jaillit toujours dessous la dure écorce.*

*L'homme de guerre le plus dur a été un tendre enfant nourri de lait ;
et le plus rude martyr, le martyr le plus dur sur le chevalet,
le martyr à la plus rude écorce, à la plus rugueuse peau,
le martyr le plus dur à la serre et à l'onglet a été un tendre enfant laiteux.
Sans ce bourgeon, qui n'a l'air de rien, qui ne semble rien,
tout cela ne serait que du bois mort.*

Et le bois mort sera jeté au feu.

*Ce qui vous trompe, c'est que cette rude écorce vous écorche les mains;
et ni de l'épaule vous ne faites bouger le tronc d'un millième de millimètre,
ni du pied vous ne pouvez faire bouger une de ces grosses racines d'un
millième de millimètre;
ni de la main une seule de ces grosses branches;
et c'est à peine si vous ébranleriez quelques-unes de ces petites branches,
et si vous les feriez balancer;
au lieu que le bourgeon ne résiste point sous le doigt
et d'un coup d'ongle le premier venu vous fait sauter un bourgeon
qui développé vous ferait une branche plus grosse que la cuisse.*

*Car il est plus facile, dit Dieu, de ruiner que de fonder ;
et de faire mourir que de faire naître ;
et de donner la mort que de donner la vie ;
et le bourgeon ne résiste point.
C'est qu'aussi il n'est point fait pour la résistance,
il n'est point chargé de résister.
C'est le tronc, et la branche, et cette maîtresse racine
qui sont faits pour la résistance, qui sont chargés de résister.
Et c'est la rude écorce qui est faite pour la rudesse
et qui est chargée d'être rude.*

*Mais le tendre bourgeon n'est fait que pour la naissance
et il n'est chargé que de faire naître.
(Et de faire durer).
(Et de se faire aimer).*

*Or je vous le dis, dit Dieu, sans ce bourgeonnement de fin avril,
sans ces milliers, sans cet unique petit bourgeonnement de l'espérance,
qu'évidemment tout le monde peut casser, sans ce tendre bourgeon cotonneux,
que le premier venu peut faire sauter de l'ongle,
toute ma création ne serait que du bois mort.*

Et le bois mort sera jeté au feu.

Charles Péguy, *Le Mystère des Saints Innocents*

L'arbre

J'avais un grand arbre vert
Où nichait mon enfance ailée,
Un arbre grand troué de lumière
Qui remplissait le haut de mon âme.

J'avais de douces branches vertes
Où chantait mon enfance triste,
Des branches vertes et sonores
Qui répétaient les chagrins de mon âme.

J'avais mille feuilles vertes
Où palpitait l'élan de mon enfance,
Des feuilles lisses et captives
Comme les oiseaux de mon âme.

J'avais un grand arbre vert
Où se dénouait la fleur de mon enfance,
Pour quel printemps, pour quelle abeille ?
Pour quelle joie, pour quelle souffrance ?

Rina Lasnier, *Poèmes*

Dans l'azur de l'avril, dans le gris de
l'automne,
Les arbres ont
un charme inquiet et mouvant.
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent,
Pareil aux corps de femme où
le désir frissonne.

Sa grâce a des langueurs de chair qui
s'abandonne,
Son feuillage murmure et frémit en rêvant,
Et s'incline, amoureux des roses du Levant.
Le tremble porte au front une pâle couronne.

Vêtu de clair de lune et de reflets d'argent,
S'effile le bouleau dont l'ivoire changeant
Projette des pâleurs aux ombres incertaines.

Les tilleuls ont
l'odeur des âpres cheveux bruns,
Et des acacias aux verdurees lointaines
Tombe divinement la neige des parfums.

Renée Vivien, *Les arbres*

Contre les bûcherons de la forêt de Gâtine

Quiconque aura premier la main embesognée
A te couper, forêt, d'une dure cognée,
Qu'il puisse s'enfermer sur son propre bâton,
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichon,
Qui coupa de Cérès le Chêne vénérable
Et qui gourmand de tout, de tout insatiable,
Les bœufs et les moutons de sa mère égorgea,
Puis pressé par la faim, soi-même se mangea :
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se dévore après par les dents de la guerre.

Qu'il puisse pour venger le sang de nos forêts,
Toujours nouveaux emprunts sur nouveaux intérêts
Devoir à l'usurier, et qu'en fin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme.

Que toujours sans repos ne fasse en son
cerveau
Que tramer pour-néant quelque dessein
nouveau,
Porté d'impatience et de fureur diverse,
Et de mauvais conseil qui les hommes
renverse.

Ecoute, Ecoute Bûcheron (arrête un peu le
bras)
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force
Des Nymphes qui vivaient dessous la dure
écorce ?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de
détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer des Déesses ?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le Cerf solitaire et les Chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte
crinière
Plus du Soleil d'Eté ne rompra la lumière.
Plus l'amoureux Pasteur sur un tronc adossé,

Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son matin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
Tout deviendra muet : Echo sera sans voix :
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes
bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue :
Tu perdras ton silence, et haletants d'effroi
Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.

Adieu vieille forêt, le jouet de Zéphyre,
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner :
Où premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu vieille forêt, adieu têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le dédain des passants altérés,
Qui brûlez en Eté des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces
verdures,
Accusent vos meurtriers, et leur disent injures.

Adieu Chênes, couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à
repaître,
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su
reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment
grossiers,
De massacrer ainsi nos pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se
fie !
Ô Dieux, que véritable est la Philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira:
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cime d'Athos une large campagne,
Neptune quelquefois de blé sera couvert.
La matière demeure et la forme se perd.

Pierre de Ronsard, *Elégies*, XXIV, V

Frédéric a la scierie sur la route d'Avers. Il y succède à son père, à son grand-père, à son arrière-grand-père, à tous les Frédéric.

C'est juste au virage, dans l'épingle à cheveux, au bord de la route. Il y a là un hêtre : je suis bien persuadé qu'il n'en existe pas de plus beau : c'est l'Apollon-citharède des hêtres. Il n'est pas possible qu'il y ait, dans un autre hêtre, où qu'il soit, une peau plus lisse, de couleur plus belle, une carrure plus exacte, des proportions plus justes, plus de noblesse, de grâce et d'éternelle jeunesse : Apollon exactement, c'est ce qu'on se dit dès qu'on le voit et c'est ce qu'on se redit inlassablement quand on le regarde. Le plus extraordinaire est qu'il puisse être si beau et rester si simple. Il est hors de doute qu'il se connaît et qu'il se juge. Comment tant de justice pourrait-elle être inconsciente ? Quand il suffit d'un frisson de brise, d'une mauvaise utilisation de la lumière du soir, d'un *porte à faux* dans l'inclinaison des feuilles pour que la beauté, renversée, ne soit plus du tout étonnante.

Dans le printemps c'est un dieu ! Avec son épais pelage de bourgeons qui le couvrent comme de la dépouille d'un de ces énormes taureaux d'or du temps des voûtes.

Je suppose que vous savez où l'automne commence ? Il commence exactement à 235 pas de l'arbre marqué M 312, j'ai compté les pas. De là, à votre gauche, piste pour les cheminées d'accès au Ferrand : alpinisme, panorama. A votre droite, traces imperceptibles dans des pulvérisations de rochasse couvertes de diatomées. Suivre ces traces qui contournent un épaulement et, dans un creux comme un bol de faïence, trouver le plus haut quadrillage forestier ; peut-être deux cents arbres avec, à l'orée nord, un frêne marqué au minium M 312. Là-bas devant, et à deux cent trente-cinq pas, planté directement dans la pente de la faïence, un autre frêne. C'est là que l'automne commence.

C'est instantané. Est-ce qu'il y a eu une sorte de mot d'ordre donné, hier soir, pendant que vous tourniez le dos au ciel pour faire votre soupe ? Ce matin, comme vous ouvrez l'œil, vous voyez mon frêne qui s'est planté une aigrette de plumes de perroquet jaune d'or sur le crâne. Le temps de vous occuper du café et de ramasser tout ce qui traîne quand on couche dehors et il ne s'agit déjà plus d'aigrette, mais de tout un casque fait des plumes les plus rares : des roses, des grises, des rouille. Puis, ce sont des buffleteries, des fourragères, des épaulettes, des devantiers, des cuirasses qu'il se pend et qu'il se plaque partout ; et tout ça est fait de

ce que le monde a de plus rutilant et de plus vermeil. Enfin, le voilà dans ses armures et fanfreluches complètes de prêtre-guerrier qui frotaille de petites crécelles de bois sec.

M 312 n'est pas en reste. Lui, ce sont des aumusses qu'il se met ; des soutanes de miel, des jupons d'évêque, des étoles couvertes de blasons et de rois de cartes. Les mélèzes se couvrent de capuchons et de limousines en peau de marmottes, les érables se guêtrent de houseaux rouges, enfilent des pantalons de zouaves, s'enveloppent de capes de bourreaux, se coiffent du bérêt des Borgia. Le temps de les voir faire et déjà les prairies à chamois bleuissent de colchiques. Quand, en retournant, vous arrivez au col de La Croix, c'est d'abord pour vous trouver en face du premier coucher de soleil de la saison : du bariolage barbare des murs ; puis, vous voyez en bas cette conque d'herbe qui n'était que du foin lorsque vous êtes passé, il y a deux ou trois jours, devenue maintenant cratère de bronze autour duquel montent la garde les Indiens, les Aztèques, les pétrisseurs de sang, les batteurs d'or, les mineurs d'ocre, les papes, les cardinaux, les évêques, les chevaliers de la forêt ; entremêlant les tiaras, les bonnets, les casques, les jupes, les chairs peintes, les pans brodés, les feuillages d'automne, des frênes, des hêtres, des érables, des amélanchiers, des ormes, des rouvres, des bouleaux, des trembles, des sycomores, des mélèzes et des sapins dont le vert-noir exalte toutes les autres couleurs.

Chaque soir, désormais, les murailles du ciel seront peintes avec ces enduits qui facilitent l'acceptation de la cruauté et délivrent les sacrificateurs de tout remords. L'Ouest, badigeonné de pourpre, saigne sur les rochers qui sont incontestablement bien plus beaux sanglants que ce qu'ils étaient d'ordinaire, rose satiné ou du bel azur commun dont les peignaient les soirs d'été, à l'heure où Vénus était douce comme un grain d'orge. Un blême vert, un violet, des taches de soufre et parfois même une poignée de plâtre là où la lumière est la plus intense, cependant que sur les trois autres murailles s'entassent les blocs compacts d'une nuit, non plus lisse et luisante, mais louche et agglomérée en d'inquiétantes constructions : tels sont les sujets de méditation proposés par les fresques du monastère des montagnes. Les arbres font bruire inlassablement dans l'ombre de petites crécelles de bois sec.

Jean GIONO, *Un roi sans divertissement*

En argot les hommes appellent les oreilles les feuilles
c'est dire comme ils sentent que les arbres connaissent la musique
mais la langue verte des arbres est un argot bien plus ancien

Qui peut savoir ce qu'ils disent lorsqu'ils parlent des humains

Les arbres parlent arbre
comme les enfants parlent enfant

Quand un enfant de femme et d'homme
adresse la parole à un arbre
l'arbre répond
l'enfant entend
Plus tard l'enfant
parle arboriculture
avec ses maîtres et ses parents
Il n'entend plus la voix des arbres
il n'entend plus leur chanson dans le vent

Pourtant parfois une petite fille
pousse un cri de détresse
dans un square de ciment armé
d'herbe morne et de terre souillée
Est-ce... oh... est-ce
la tristesse d'être abandonnée
qui me fait crier au secours
ou la crainte que vous m'oubliez
arbres de ma jeunesse
ma jeunesse pour de vrai
Dans l'oasis du souvenir
une source vient de jaillir
est-ce pour me faire pleurer
J'étais si heureuse dans la foule
la foule verte de la forêt
avec la crainte de me perdre
et la crainte de me retrouver

N'oubliez pas votre petite amie
arbres de ma forêt.

Jacques Prévert, *Histoires*, 1946.

Destination : arbre"

Parcourir l'Arbre
Se lier aux jardins

Se mêler aux forêts
Plonger au fond des terres
Pour renaître de l'argile

Peu à peu

S'affranchir des sols et des racines

Gravir lentement le fût

Envahir la charpente

Se greffer aux branchages

Puis dans un éclat de feuilles

Embrasser l'espace

Résister aux orages

Déchiffrer les soleils

Affronter jour et nuit

Evoquer ensuite

Au cœur d'une métropole

Un arbre un seul

Enclos dans l'asphalte Éloigné des jardins

Orphelin des forêts

Un arbre

Au tronc rêche

Aux branches taries

Aux feuilles longuement éteintes

S'unir à cette soif

Rejoindre cette retraite

Écouter ces appels

Sentir sous l'écorce

Captives mais invincibles

La montée des sèves

La pression des bourgeons

Semblables aux rêves tenaces

Qui fortifient nos vies

Cheminer d'arbre en arbre

Explorant l'éphémère

Aller d'arbre en arbre

Dépistant la durée.

Andrée Chedid

*Avait un vieux arbre stérile ;
C'était un grand poirier qui
jadis fut fertile :
Mais il avait vieilli, tel est notre
destin.
Le jardinier ingrat veut
l'abattre un matin ;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit :
Respecte mon grand âge, et
souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque
année.
La mort va me saisir, je n'ai
plus qu'un instant,
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. Je te
coupe avec peine,
Répond le jardinier ; mais j'ai
besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : épargne-le, nous
n'avons plus que lui :
Lorsque ta femme vient
s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre
doux ramage ;
Elle est seule souvent, nous
charmons son ennui.
Le jardinier les chasse et rit de
leur requête ;
Il frappe un second coup.
D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui
disant : arrête,
Ecoute-nous, homme
inhumain:
Si tu nous laisses cet asile,*

Chaque jour nous te

*donnerons
Un miel délicieux dont tu peux
à la ville
Porter et vendre les rayons :
Cela te touche-t-il ? J'en pleure
de tendresse,
Répond l'avare jardinier :
Eh ! Que ne dois-je pas à ce
pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa
jeunesse ?
Ma femme quelquefois vient
ouïr ces oiseaux ;
C'en est assez pour moi : qu'ils
chantent en repos.
Et vous, qui daignerez
augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs
semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa
récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.*

*Comptez sur la
reconnaissance
Quand l'intérêt vous en
répond.*

Jean-Pierre Claris de Florian

**Ne porte pas la
hache au pied
de l'arbre qui t'a
abrité pendant
l'orage.**

Proverbe oriental

**Les grands
arbres sont
longs à croître ;
il ne faut qu'un
instant pour les
renverser.**

Proverbe persan

**On doit honorer
le chêne sous
lequel on habite.**

Proverbe islandais

**Qui a planté un
arbre n'a pas vécu
inutilement**

Proverbe africain

**En Serbie,
qui tue un
arbre tue un
Serbe.**

Proverbe serbe

Les oliviers, dans leur cheminement tortueux, offraient à Côme des routes faciles et unies : ce sont des arbres accueillants et, malgré la rudesse de leur écorce,

amicaux pour qui y passe ou veut s'y arrêter. En revanche, ils n'ont que peu de grosses branches et ne présentent guère de variété à explorer.

Dans les figuiers, il faut toujours vérifier la solidité du bois, mais on n'en a jamais fini de rôder. A l'abri de leur pavillon de feuilles, Côme voyait le soleil transparaître au travers des nervures, regardait les fruits verts se gonfler peu à peu, flairait le lait qui filtre à l'intérieur des pédoncules. Le figuier vous assimile, vous imprègne de sa gomme, du grondement de ses bourdons ; Côme, après un moment, avait l'impression de devenir figue lui-même : il se sentait mal à l'aise ou s'en allait.

On vit bien dans le dur sorbier, dans le mûrier ; dommage qu'ils soient si rares. On peut en dire autant des noyers. Moi-même, et c'est tout dire, quand je voyais mon frère se perdre dans un interminable vieux noyer, comme dans un palais aux nombreux étages et aux pièces multiples, j'avais envie de l'imiter et d'aller habiter là-haut, tant sont convaincantes la force et la certitude que cet arbre met à être un arbre, son obstination à se dresser, lourd et dur, une obstination qu'il exprime jusqu'au bout de ses feuilles...

Côme se tenait volontiers dans le feuillage ondulé des chênes verts (qu'en parlant de notre parc j'ai pompeusement nommé des yeuses, sans doute sous l'influence du très noble langage paternel) ; il aimait leur écorce crevassée qu'il enlevait par plaques, du bout des doigts, quand il était préoccupé, non pour faire le mal, mais comme pour aider l'arbre dans son long labeur de renouvellement. De même, il écaillait l'écorce blanche des platanes et mettait à nu des couches de vieil or moisi.

Il aimait le tronc bossué de l'orme, dont chaque loupe pousse, avec de tendres rejetons, des touffes de feuilles dentelées et des samares de papier. Mais on n'y circule pas facilement ; les branches remontent, si fines et si serrées qu'elles ne permettent guère de passer.

Parmi les arbres de la forêt, Côme préférait les hêtres et les chênes ; les étages du pin, trop rapprochés, minces et tout chargés d'aiguilles, ne laissent ni place ni prise ; quant au châtaignier, avec sa feuille épineuse, ses bogues, son écorce, ses branches toujours hautes, il semble fait exprès pour éloigner.

Ces distinctions, ces amitiés, Côme les fit avec le temps ou plutôt il en prit conscience peu à peu : mais dès ces premiers jours, elles commençaient de s'imposer à lui avec la force d'un instinct. Le monde s'était transformé : il était fait de ponts étroits et incurvés tendus dans le vide, d'écorces où nœuds, écailles et rides semaient leurs rugosités ; il baignait dans une lumière verte qui changeait avec l'épaisseur et la consistance du rideau des feuilles tremblant au bout de leur pédoncule, sous le moindre souffle d'air, ou ondoyant comme une voile lorsque l'arbre s'inclinait. Notre monde à nous se nichait dans les bas-fonds, nous avions des silhouettes bizarres et ne connaissions assurément rien de ce qu'il percevait chaque nuit : le travail du bois qui gonfle de ses cellules les cercles marquant les années au cœur des troncs ; les moisissures qui dilatent leurs plaques au vent du nord ; le frisson des oiseaux endormis qui blottissent leur tête au plus doux de l'aile, l'éveil de la chenille et l'éclosion de la pie-grièche. Il est un moment où le silence de la campagne se forme, au creux de l'oreille, d'une menue poussière de bruits : un croassement, un glapissement furtif dans les herbes, un clapotis dans l'eau, un piétinement entre terre et cailloux et, dominant tout autre son, le crissement des cigales (...) Mais que s'élève ou que passe le vent, tous les bruits aussitôt se transforment et se renouvellent. Seul reste, au plus profond de l'oreille, l'ombre d'un mugissement ou d'un murmure-celui qui vient de la mer.

Italo Calvino, Le Baron perché

SONNET

Qui a vu quelque fois un grand chêne asséché,
Qui pour son ornement quelque trophée porte,
Lever encore au ciel sa vieille tête morte,
Dont le pied fermement n'est en terre fiché,

Mais qui dessus le champ plus qu'à demi penché
Montre ses bras tout nus, et sa racine torte,
Et sans feuille ombrageux, de son poids se supporte
Sur un tronc nouailleux en cent lieux ébranché :

Et bien qu'au premier vent il doive sa ruine,
Et maint jeune à l'entour ait ferme la racine,
Du dévot populaire être seul révéré:

Qui tel chêne a pu voir, qu'il imagine encore
Comme entre les cités, qui plus florissent ore,
Ce vieil honneur poudreux est le plus honoré.

Joachim du Bellay

CONSEIL

Eh bien! mêle ta vie à la verte forêt,
Escalade la roche aux nobles altitudes.
Respire, et libre enfin des vieilles servitudes,
Fuis les regrets amers que ton coeur savourait.

Dès l'heure éblouissante où le matin paraît,
Marche au hasard; gravis les sentiers les plus rudes.
Va devant toi, baisé par l'air des solitudes,
Comme une biche en pleurs qu'on effaroucherait.

Cueille la fleur agreste au bord du précipice,
Regarde l'ancre affreux que le lierre tapisse
Et le vol des oiseaux dans les chênes touffus.

Marche et prête l'oreille en tes sauvages courses;

Car tout le bois frémit, plein de rythmes confus,
Et la Muse aux beaux yeux chante dans l'eau des sources

Théodore de Banville

Bel aupébin, fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vêtu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambruche sauvage.
Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche.
Dans les pertuis de ton tronc
Tout du long
Les avettes ont leur couche.

Le chantre rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,

Pour ses amours alléger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime, il fait son nid
Tout uni
De mousse et de fine soie,
Où ses petits écloront,
Qui seront
De mes mains la douce proie.

Or vis gentil aubépin,
Vis sans fin,
Vis sans que jamais tonnerre,
Ou la cognée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

Pierre de Ronsard, *Odes* IV, 22